

IMPRESSIONS II

Que c'est difficile ! bientôt un an que je ne marche plus, ma dernière vraie rando était à la Grande Ceüze, où après une longue journée de marche et dans une pente douce qui menait au dernier collet j'ai senti une douleur violente dans la poitrine une sensation de brûlure intense, signe d'une anomalie qui allait amener le toubib à m'interdire tout effort. Donc plus de montagne, uniquement la promenade sur du terrain plat, tranquillement comme un vieux.

Vivre au pied des calanques, les voir tous les jours, ressentir leur appel, ne pouvoir y répondre. Pendant des années je suis allé en montagne pratiquement toutes les semaines, à chaque fois près ou plus de mille mètres de dénivelé, des centaines de randonnées différentes, la région sillonnée en long et en large au point de chercher avec difficulté des endroits où nous n'étions pas encore allés. Se retrouver brutalement sevré de tout cela est dur à accepter.

Je n'y parviens pas.

Le temps paraît-il efface tout, amène l'oubli ; peut-être mais chacun sait depuis Einstein que le temps est une notion fort relative et étirable.

Remplacer la montagne par l'écriture de son souvenir, même si pendant que j'écris je m'y retrouve, n'est qu'un ersatz. En fait ce n'est pas un remplacement c'est autre chose qui ne saurait compenser sa perte.

La montagne ce n'est pas que le spectacle de la beauté brute, grandiose, même si cela est indispensable, c'est aussi l'effort, le sport, la mise à l'épreuve de son corps, de ses capacités, de ses limites, limites que l'on veut sans cesse repousser, c'est le plaisir, le bien-être y compris de l'esprit. L'anti-stress absolu.

C'est le partage, l'amitié. Marcher de concert avec quelqu'un amène à une communion de pensée qui rend souvent inutile toute conversation ; un geste, un regard, cela suffit pour se comprendre. C'est la confiance

mutuelle dans les passages difficiles où sa sécurité repose sur le compagnon de cordée, et qui permet leur franchissement, gestes coutumiers habituels, jamais routiniers.

Randonner c'est un rite, le départ voit toujours les mêmes gestes faits et refaits, la façon de passer le sac, de lacer les chaussures de faire son check-up, un vrai cérémonial renouvelé sans arrêt et sans lassitude.

Maintenant je ne pense pas uniquement aux randos que j'ai faites mais surtout à celles que je ne ferai jamais, des randos programmées, prévues ou simplement envisagées ! Des sommets où je ne poserai jamais les pieds et d'autres où je ne retournerai plus. Plus jamais cette sensation de plénitude de bonheur quand on touche aux nuages.

Difficile à encaisser quand au détour d'une route, un sommet un endroit m'appellent me tendent les bras. Mais aussitôt la petite voix froide me rappelle que c'est non, que c'est impossible!

Je comprends aujourd'hui le nénuphar de Chloé, cette impression d'envahissement de la poitrine par une chose oppressante et inexorable.

23 novembre 2000